

Olivier Charneux

LES GUÉRIR

roman



Robert
Laffont

Cette histoire est vraie, elle a existé une fois
dans le futur, il y a longtemps.

Ali SMITH, *Le fait est*

Ce livre est une fiction basée sur des personnes
et des événements réels.

Il est dédié aux quinze homosexuels victimes des
expériences du docteur Carl Værnet au camp de
Buchenwald en 1944 :

Boeek
Henze
Philipp Kapelski
Friedrich Kerentz
Köster
Ledetzky
Ernst Lindenberg
Fritz Mielsch
Franz Parth
Reinhold
Karl Sachs
Gerhard Schleicher
Johann Sonntag
Bernhard Steinhof
Wilhem Voss

Prologue

Buenos Aires (1963)

À soixante-dix ans, malgré l'ablation d'une bonne partie de son estomac, malgré l'exil que son passé lui imposait, malgré la solitude dans laquelle il se trouvait, le docteur Carl Værnet n'avait pas dit son dernier mot. Allongé sur son lit de convalescent au milieu des onze pièces vides de la maison qu'il louait dans le centre de Buenos Aires, il regardait le printemps s'épanouir dans le ciel argentin en pensant à l'automne au Danemark. Novembre était là.

Seize ans qu'il n'avait pas revu son pays. Seize ans qu'on lui interdisait de rentrer sous peine d'être jugé pour des crimes qui n'en étaient pas à ses yeux et qui restaient à prouver. Seize ans qu'on lui reprochait d'avoir voulu améliorer l'humanité en la guérissant d'une de ses perversions présumées. Seize ans qu'on le tenait pour coupable d'avoir rencontré Himmler et profité de son aide directe pour faire des expériences sur des êtres selon lui en demande, malheureux de leur différence, accablés de ne pas

Les guérir

connaître la beauté des femmes et le bonheur immense de la procréation. Il les avait sauvés. Et pour cette « faute », il se sentait prêt à affronter tous les tribunaux du monde. Adolf Eichmann, responsable de la logistique de la « solution finale », avait été condamné et exécuté un an auparavant en Israël. Mais c'était un criminel, contrairement à lui. La capsule dont il était l'inventeur et qui permettait, une fois insérée sous la peau, de diffuser de la testostérone en continu, Carl Værnet était prêt à l'expérimenter sur lui-même s'il devait démontrer sa bonne foi. « La testostérone, au-delà des homosexuels, a des effets positifs sur toutes les formes de "faiblesse", celle liée aux ravages de l'âge comme celle liée à la dépression. Elle serait bénéfique pour moi en ce moment », se disait-il avec un peu d'ironie.

Himmler en avait bien compris les débouchés et les nombreux laboratoires pharmaceutiques qui avaient acheté son brevet également, alors pourquoi tardaient-ils tant à l'exploiter ? L'homosexualité n'avait pas disparu durant le conflit et il fallait repeupler l'Europe d'après-guerre. Le sujet restait donc d'une brûlante actualité. Carl Værnet s'agitait dans ses draps blancs. Qu'il ait rencontré Himmler par deux fois et aussi facilement n'était-il pas la preuve de l'intérêt de son travail ? L'homme le plus important du Reich après Hitler avait affrété spécialement un avion militaire pour les acheminer, lui et sa famille, du Danemark à Berlin. Il avait accueilli Carl Værnet avec les égards réservés à un chef d'État.

Prologue

Himmler l'avait reçu dans son bureau en pleine guerre, le 15 février 1944, entouré de ses principaux collaborateurs. Il lui avait ouvert les portes du camp de concentration de Buchenwald. Il l'avait financé. Il l'avait reçu une deuxième fois dans son QG le 10 février 1945, pour connaître les résultats de ses recherches et l'aider à nouveau alors que la guerre s'achevait et qu'il s'apprêtait, lui, Himmler, à prendre la direction du Reich. Carl Værnet n'en revenait toujours pas de leur complicité. Il entendait encore le Reichsführer évoquer son père éleveur de chevaux dans le Jütland, comme si Himmler l'avait connu au Danemark et qu'il était de la famille. Il l'entendait aussi parler des paysans dont il se sentait proche et de l'élevage qui était son premier métier. Sa préoccupation de la question homosexuelle les avait définitivement rapprochés. Était-ce un crime de vouloir les guérir ? Un oiseau se jucha sur le rebord de la fenêtre ouverte. Carl apposa ses mains sur la cicatrice causée par son opération de l'estomac. Il jugea la vie confondante. Il avait eu la même maladie que Himmler et il lui survivait. Il revoyait le Reichsführer devant lui, perclus de douleurs, les mêmes qu'il avait endurées dix-huit ans plus tard avant d'être opéré. Ils s'étaient compris et ils se saluaient à travers le temps.

Quelqu'un interrompit son ressassement en frappant à la porte de sa chambre. Était-ce la jeune infirmière argentine qui vivait sur place ? La nuit tombait maintenant. C'était son fils aîné, Kjed, qui lui rendait visite comme chaque soir depuis

Les guérir

six jours. Issu d'un premier mariage, il ressemblait à sa mère, Edith. Il avait aujourd'hui quarante-deux ans, une grande taille, un air triste sans être résigné et une ambition démesurée à l'image de son père. On la percevait dans sa démarche assurée et ses gestes précis. Kjéd voulait devenir le meilleur neurochirurgien de son pays et une référence en Europe. Il vivait au Danemark et venait saluer son père avant d'y retourner le lendemain. Il avait profité d'un congrès de neurochirurgie organisé dans la capitale argentine pour le revoir alors qu'il le croyait mourant. Cela faisait vingt-deux ans qu'ils ne s'étaient pas rencontrés.

Kjéd espérait obtenir des regrets de son père sur son passé nazi, qu'il présente des excuses à ses victimes. Il aurait souhaité qu'il reconnaisse la bêtise incroyable de son pseudo-traitement. Il voulait lui faire comprendre que ce scandale impuni, il le laissait en héritage à sa famille et à tous ses descendants. Mais chaque soir, son père lui avait répété la même chose d'une voix faible, rauque, en bout de course : son désir de retourner au pays avec la dépouille de sa femme enterrée à Buenos Aires dont il était veuf depuis huit ans et qu'il avait tant aimée. Chaque soir, son fils lui avait dit qu'il essaierait d'obtenir des garanties auprès des autorités danoises afin qu'elles abandonnent toutes les poursuites judiciaires. Cependant il ne fallait pas qu'il se fasse d'illusions, celles-ci avaient déjà rejeté sa première demande. Le pays était embarrassé. Il ne voulait pas exhumer un passé douloureux. Chaque soir, le fils devait subir la requête insistante de son père sans pouvoir l'interroger sur ce passé

Prologue

qu'il n'avait jamais compris ni accepté. Son père aurait-il un mot de compassion, d'empathie envers ces hommes qu'il avait opérés sans leur consentement en dévoyant tous les principes de la médecine ? Aurait-il un mot de regret pour avoir endossé l'uniforme nazi et travaillé avec un des plus cruels d'entre eux, Himmler en personne ? La faiblesse physique de son père le rendait lâche. Il ne voulait pas le fatiguer, « À quoi bon, il vit peut-être ses dernières heures », pensait-il. C'était à son père de parler s'il le souhaitait, mais il savait qu'à cause de ses origines paysannes la parole n'était pas aisée.

Kjed entra, s'assit sur la chaise en face du lit. Son père, comme à son habitude, ne le regarda pas, la tête rivée vers le dehors. Il voulut fermer la fenêtre, mais Værnet fit un signe autoritaire de la main pour qu'il la laisse ouverte. Il se rassit. Le silence semblait emplir la maison tout entière, la gonfler comme une baudruche jusqu'à l'explosion.

— Je m'en vais demain, dit Kjed.

Le père ne répondit rien. Son fils le regarda, accablé. Serait-il dans sa vieillesse aussi obtus que lui, aussi bêtement fier, entêté, aveuglé, égoïste ? La fraîcheur de la nuit entra dans la pièce.

— Tu vas attraper froid. Je ferme la fenêtre.

Cette fois, Værnet ne broncha pas. L'infirmière frappa à la porte avant d'entrer. Elle donna ses cachets au convalescent, lui versa un verre d'eau, tira les rideaux. Carl Værnet avala les médicaments et l'infirmière repartit.

— Je m'en vais, dit le fils.

Les guérir

Le père n'eut aucune réaction. Le fils se leva, se dirigea vers la porte. Au moment où il l'ouvrit, son père l'appela par son prénom de sa voix faible.

— Kjed !

Le fils se retourna. Son père glissa alors sa main droite sous le drap blanc, il en sortit un billet d'avion. Son fils le saisit et le lut. C'était un aller simple pour Copenhague prévu dans deux mois, à la fin de janvier, le temps que son père devait estimer suffisant pour sa convalescence. Kjed lui remit le billet sans rien dire. Et il s'en alla.

1

« Race pure » (1914)

À vingt et un ans, Carl Værnet s'apprêtait à quitter la ferme familiale, son Jütland natal, cette péninsule danoise rattachée au continent. Ses bagages étaient faits, une simple valise posée sur le sol carrelé, près de la porte d'entrée. Son frère cadet, Thor, l'attendait pour l'amener au ferry. Carl Værnet regardait la prairie où paissaient les chevaux de leur père. Il se souvint que trois ans auparavant, il ne savait pas quelle profession il aurait aimé exercer. Sa seule certitude était son refus de devenir éleveur de chevaux comme tous les siens. Contrairement à ses frères, Carl voulait entreprendre des études. Il voulait lire, pourquoi pas devenir professeur. Vivre une vie différente, loin de ces collines sans fin dominées par le vent et la rigueur luthérienne. Carl voulait fuir la rudesse de son père qui l'attachait au poteau de l'étable pour le cravacher quand il le jugeait nécessaire.

Avant la Première Guerre mondiale, le chef de famille avait accumulé des profits considérables et décidé d'offrir une ferme à chacun de ses quatre fils. Carl avait refusé ce cadeau en le qualifiant

Les guérir

d'« empoisonné » : « Je préfère l'équivalent en argent. Je l'utiliserai pour payer mon professorat. » Ce qu'il fit en partie après en avoir investi les trois quarts dans une fabrique d'épingles à cheveux qui déposa très vite le bilan. Carl avait été jugé inconséquent par sa famille.

Aujourd'hui, il se sentait d'une détermination sans faille. Il était majeur. Il possédait son diplôme de professeur, mais il nourrissait de plus hautes ambitions. Devenir un grand médecin, un notable respecté dans le beau monde des citadins. Sa nouvelle vie commencerait à Copenhague. Il se sentait fort. Fort comme un pur-sang, fort comme un suffolk punch, ces chevaux de trait anglais qui faisaient la fortune de son père et qui s'ébrouaient devant lui sous un ciel clair. Une race robuste, puissante, énergique dans le travail à la ferme comme dans la traction de tramway ou d'artillerie. « Une race à mon image », pensait-il.

Carl monta dans la carriole à côté de son frère. Ce dernier fit claquer le fouet. Le cheval avança. « Race pure », « amélioration de la race », « croisement à éviter avec les races non triées », Carl Værnet se souvint de ces phrases prononcées par son père dans son enfance, quand il discutait avec ses collègues éleveurs. La nouvelle science, du moins proclamée telle par ses adeptes, la « zoo-technie », entrait maintenant dans le programme des écoles agricoles. Carl avait vu cette obsession-là dans les yeux de son père au cours des repas de famille silencieux, l'obsession d'une race pure et

« *Race pure* » (1914)

supérieure clairement identifiée et caractérisée physiquement et morphologiquement. Une race qui permette d'obtenir le rendement maximal de ces « belles machines vivantes » dont on comptait dorénavant l'espérance de vie selon la tâche pour laquelle on les employait. « Fini les trente ans de vie naturelle, affirmait son père aux acheteurs. Avec ce cheval, comptez dix ans si vous l'utilisez dans les mines, cinq dans les transports et trois dans la batellerie. » Depuis l'avènement de la zootechnie, les animaux étaient devenus des « produits » sans cesse perfectibles. Carl Værnet adhérait à cette thèse, il désirait la vérifier lui-même en s'inscrivant à l'université de médecine de Copenhague. À l'image de ce qu'on faisait aux bêtes, il améliorerait les hommes et obtiendrait pour ce travail reconnaissance et argent. Il se retourna une dernière fois vers la ferme où il vit sa mère essuyer une larme sur le pas de la porte. Son père et ses deux autres frères ne s'intéressaient pas à son départ. Ils travaillaient à cette heure auprès des chevaux. Ils n'avaient pas de temps à perdre avec des au revoir.

Le défi (1918-1924)

Les études de médecine, comme celles de droit, permettent aux élites de se rencontrer et de se perpétuer. En 1918, le jeune et fringant Carl Værnet fit connaissance avec le jeune et négligé Frits Clausen qui allait devenir en 1933 le chef du parti nazi danois. La rencontre eut lieu à la cantine de l'université après la rentrée de la mi-novembre. La Première Guerre mondiale s'achevait et l'armistice venait juste d'être signé. Carl Værnet, entre deux bouchées de hareng cru, avait entendu Frits Clausen parler du conflit. Son analyse de la défaite allemande lui paraissait pertinente. Le jeune homme s'exprimait avec éloquence en public, à la différence de Carl qui, mal à l'aise en pareille circonstance, n'osait rien dire. Qu'ils soient nés la même année et originaires de la même région du sud du Jütland les rapprochait.

— Je suis d'Odder, lui dit Carl Værnet en lui tendant la main, et toi ?

— Je viens d'Aabenraa.

— Cent cinquante kilomètres nous séparent...

Les guérir

— Mais nous partageons la même histoire. Je m'appelle Frits.

— Je m'appelle Carl.

Ils se serrèrent la main. Frits Clausen reprit sa fourchette. Il se goinfrait. Carl Værnet ne put s'empêcher de lui dire :

— Tu n'as pas mangé depuis combien de temps ? T'as l'air affamé ?

— Affamé de grandeur pour mon pays et de pouvoir, oui.

Tous deux éclatèrent de rire.

— Pourquoi es-tu affamé de pouvoir ? lui demanda Carl.

— Je crois en l'action politique. Il faut agir. Je compte m'engager dans un parti.

— Lequel ?

— Les conservateurs. La droite. Ce sont les plus nationalistes et je suis nationaliste. Et toi ?

— Moi aussi, je suis nationaliste, mais je m'intéresse surtout à la médecine. C'est pour elle qu'on est là, non ?

— Faut bien vivre...

— En tout cas, si tu veux réussir, tu as intérêt à mieux t'habiller. T'as l'air d'un épouvantail.

Ils s'esclaffèrent de nouveau, puis se levèrent en même temps, leur plateau à la main. L'après-midi, ils se retrouvèrent côte à côte sur les bancs de la faculté de médecine.

Carl Værnet au début de ses études n'était pas sans charme. Les fiches anthropométriques de l'époque auraient qualifié son visage de « bien équilibré ». Il avait un front lisse, large, droit, bien

Le défi (1918-1924)

ouvert, paisible. Une raie tracée à gauche dans ses cheveux suivant la mode du moment renforçait cette impression de maîtrise. Sa force et sa sérénité se lisaient également dans ses yeux bleu clair. Il avait le nez droit. Ses lèvres, ni trop épaisses ni trop fines, soulignaient l'exemplaire symétrie de son visage. Sa tête était correctement proportionnée. L'ensemble donnait l'apparence d'un jeune homme de bonne famille, sérieux sans être sévère, soucieux de son allure, de son hygiène, à qui l'on ne prêterait aucune mauvaise pensée ni mauvaise intention. Son portrait n'avait rien de commun avec les caricatures de capitalistes, de Juifs ou d'homosexuels publiées par certains journaux que son ami Frits exhibait à la cantine avec ostentation. Les Juifs y étaient caractérisés par leur « nez crochu », l'« absence de cou », des « grandes oreilles », un « teint olivâtre », un « corps chétif au dandinement grotesque ». Les homosexuels, eux, avaient forcément des « traits efféminés », des « sourcils fins », une « tête qui ne tient pas sur son axe », un « regard mou », une « allure passive », « faible ». Frits plaisantait lourdement sur ces sujets et se félicitait que Carl, lui, ne fasse pas partie de ces deux catégories. « Leur physique prouve la dégénérescence de la société, ce corps malade, infecté par ces deux cancers à soigner ou à éradiquer », lui disait-il. Carl Vænet ne répondait rien. Il n'en pensait pas moins. Les Juifs l'indifféraient, mais le cas des homosexuels le poussait à réfléchir. Les dessins soulignaient l'anomalie de ces hommes. La médecine ne pouvait-elle rien faire pour eux ? se demandait-il.